

gage ordinaire ne peut représenter. Allez-y quand le soir est calme, que le ciel est pur et cette voix vous parlera un langage mystique et inconnu, et vous plongera dans une rêverie, une extase dont vous ne serez tiré que lorsque le silence vous aura dit qu'il vous manque quelque chose.

Mais, poésie et plaisanterie à part, il serait à souhaiter que Lord Durham voulût bien achever une bonne œuvre en rendant le jardin du monument par de légers travaux, et quelques additions, le point *fashionable* de réunion. Là les partis seraient en présence sans conserver aucune idée hostile, l'habitude deviendrait un besoin, le rapprochement s'opérerait et peut-être que l'abandon d'une place jusqu'alors inutile aurait plus fait pour la réconciliation que de longues proclamations et que le redressement de vieux et ridés griefs.

Il faut avouer que la tâche de journaliste est accompagnée de mille déboires, de cinq cents désagrémens que le vulgaire est loin de soupçonner. On se récrie sans cesse sur la liberté dont jouit la presse, sur ses privilèges, sur sa puissance, sur ses avantages, mais, si la presse est l'emblème et le défenseur de la liberté, ceux qui la conduisent sont bien les vrais types de l'esclavage le plus gênant, le plus fatigant qu'il soit au monde. . . . je ne veux point faire ici un traité du journalisme, cela pourra former le sujet d'un futur article, mais ces réflexions me viennent en voyant frustrer mon espoir de ne déplaire à personne.

Dans mon dernier numéro je me suis avisé de prendre la défense de ce bon, de cet estimable Jean-Baptiste en le représentant sous son véritable jour à notre gouverneur actuel : eh ! bien, chers lecteurs, eussiez-vous pensé qu'une vivante eût pu y trouver rien d'insultant à un parti ou à des particuliers ? C'est pourtant ce qui est arrivé. Il est, à ce qu'il paraît des gens qui se sont reconnus dans le portrait que j'ai fait de ceux qui voudraient asservir le pauvre Jean Baptiste, de cette aristocratie grotesque à laquelle une aune tient lieu de sceptre et dont l'origine, est littéralement enfouie dans la nuit des temps. Que voulez-vous ? Il n'est pas possible de les en empêcher ; mais du moins devraient-ils, *ces messieurs*, avertir l'univers de leur opinion et sans doute que chacun alors aurait soin d'éviter de la froisser en rien.

Voici ce dont il s'agit : les porteurs du Fantasque, en vrais philantropes, s'efforcent de répandre cette saine feuille autant que possible, à cet effet ils prennent la liberté de frapper humblement à chaque porte et d'y offrir innocemment l'objet de leur petit négoce ; en général ils sont reçus avec beaucoup d'empressement, ce qui montre que le bon goût fait des progrès (modestie à part). Mais il paraît qu'il n'en est pas partout de même et qu'ils furent en plusieurs maisons, boutiques ou magasins, éconduits fort peu poliment avec des mots à peu près de ce genre : *Be off ! d—Canadians ; with your d—radical paper*, et cent autres politesses de ce genre.

Que l'on n'achète point le Fantasque, il n'est rien là d'extravagant, car on sait bien que ce journal n'est point une *imposition* sur le public, (puissent certains négociants en dire autant de leurs marchandises), mais le bon sens et la justice veulent que l'on n'assomme ni n'insulte nul marchand dont on refuse les offres de vente, car si ce moyen de se débarrasser des importuns était adopté, il y aurait un vrai dépeuplement dans certaine partie de notre ville. De tout cela ce qui m'étonne c'est qu'on veuille faire de mon papier un journal *radical* ! s'il est vrai que l'on puisse juger des grandes choses par les petites, ces faits tout indifférens qu'ils puissent être donnent une juste mesure de la libéralité, de la modération et de la tolérance de certains gens. Il est néanmoins une consolation au chagrin d'avoir déplu à des personnages aussi haut juchés, c'est ce petit proverbe : *Il n'y a que la vérité qui choque*.

Rendez à César ce qui appartient à César et à Bob ce qui appartient à Bob.—On a beau dire, j'aime la justice, aussi est-ce pour cela que je viens aujourd'hui prendre